

RECIT DU LIEUTENANT-COLONEL JEAN-PIERRE GIRAUD

LES FAMILLES GIRAUD ET THELISSON

JEAN GIRAUD

Mon grand-père, Jean Giraud, qui sera entrepreneur de maçonnerie Avenue Etienne Billard, était en 1914 le seul garçon d'une famille de 4 enfants résidant à Beaulieu, sur la commune de Pomeys. Appartenant à la classe 1916, sa profession l'a fait incorporer dans le Génie où il est devenu caporal.

Mobilisé le 9 avril 1915, à l'âge de 19 ans, il a rejoint le front le 14 juillet de cette même année, à l'issue de 3 mois d'instruction. Il ne rejoindra sa famille que le 20 septembre 1919. A la fin de sa vie, il nous ennuyait en relatant sans cesse les épisodes les plus traumatisants de « sa guerre ».

C'était Verdun, où il avait dû emmurer 200 allemands dans une galerie du fort de Douaumont.

C'était également une tentative de franchissement du canal de St Quentin, en octobre 1918 dans l'Aisne, à l'occasion de laquelle il avait été cité à l'ordre de la division et décoré de la croix de guerre, sans mérite vraiment éminent, selon ses dires. L'approche des rives du canal avait été extrêmement périlleuse. Le feu ennemi était si intense que mon grand-père avait jugé prudent de hisser au dessus du niveau des berges, en guise de test, les planches qui devaient servir de passerelle. Ces planches avaient été instantanément hachées menu par les mitrailleuses allemandes, obligeant mon grand-père et ses hommes à rester collés au sol, dans l'impossibilité de remplir leur mission, plutôt que de courir à une mort absolument certaine.

C'étaient surtout les combats pour le Mont Kemmel en Belgique, où il avait eu la chance de faire partie des 20% des hommes de son unité qui avaient survécu aux combats. A la fin de sa vie, il citait sans arrêt ce chiffre et ce mont tristement célèbre, qu'il avait écrits, peut-être de peur de les oublier, à plusieurs endroits sur des bouts de papiers que je retrouvais.

Il a probablement dû à son appartenance à l'arme du Génie, d'avoir survécu à quatre ans de guerre. En effet, les pertes ont été plus faibles dans les armes plus techniques, telles que l'artillerie et le génie, qui mobilisaient des hommes de troupe plus qualifiés et donc plutôt

originaires des villes, que dans l'infanterie qui mobilisait l'essentiel des paysans de nos campagnes, chair à canon par excellence.

JEAN-BENOIT THELISSON

Sa future épouse, Péroline Thélisson, était quant à elle originaire du hameau de Savigneux à Chevières. Issue d'une famille d'agriculteurs qui comptait cinq enfants, elle avait eu la douleur de perdre deux de ses trois frères.

Les deux aînés, Jean-Benoît et Etienne, appartenaient respectivement aux classes 1914 et 1915.

Jean-Benoît était 2ème classe au 52ème Régiment d'Infanterie Coloniale (RIC). Ce régiment, créé en mai 1915, participe à l'offensive de Champagne au mois de septembre. C'est sa 1ère véritable action de combat. Il va y laisser 153 tués et 687 blessés parmi lesquels Jean-Benoît Thélisson, qui décèdera deux semaines plus tard.

Je n'ai pu obtenir directement sa fiche sur le site « Mémoire des hommes » en raison des informations à caractère médical qu'elle comporte (loi informatique et liberté). J'ai donc écrit à la direction de la mémoire du ministère de la défense qui m'a expédié cette fiche.

Il est décédé le 6 octobre 1915 à l'Hôpital temporaire n°4 de Châlons sur Marne, des suites de ses blessures de guerre, mais cette mention est rayée et remplacée en-dessous par **bacillose générale** contractée en service. De l'avis d'un ami médecin militaire, Jean-Benoît n'a pas été très gravement atteint et aurait dû survivre à ses blessures. Il est probablement mort d'une septicémie consécutive à une surinfection de ses plaies.

Les blessés arrivaient en effet massivement dans les postes de secours et les hôpitaux de campagne. Les médecins et chirurgiens n'avaient bien souvent ni le temps ni les moyens qu'ils ont aujourd'hui pour stériliser efficacement les instruments chirurgicaux. Lorsque l'infection gagnait une blessure, les antibiotiques n'étaient pas là pour y faire face. Jean-Benoît est

donc mort d'une blessure qui aujourd'hui serait soignée sans difficulté particulière. C'est le maire de Chevières qui a assumé le pénible devoir d'annoncer à la pauvre maman qu'il connaissait trop bien, la mort de son aîné.

ETIENNE THELISSON

Etienne, son frère cadet, était alors 2ème classe au 42ème Régiment d'Infanterie Coloniale. Appartenant à la classe 1915, il a dû participer à l'essentiel des campagnes de son régiment, créé dès la mobilisation.

EN FRANCE

* la bataille de Lorraine en août 1914 (la chaleur torride pourrit la viande fraîche qu'ils ont reçue comme vivres) ;

* la bataille de la Marne puis la défense des hauts de Meuse en septembre (après un mois de combats, un seul des 8 capitaines commandant les compagnies du régiment a survécu);

* dans les tranchées meusiennes devant St-Mihiel d'octobre 1914 à février 1915 (nombreuses gelures au mois de novembre en raison du mauvais aménagement des abris);

* dans l'Argonne de mars à avril 1915 ;

* en Champagne d'avril à septembre 1915, dont une participation, fin septembre, à la 2ème bataille de Champagne au cours de laquelle le régiment se comporte magnifiquement au prix de près de 1100 tués, blessés et disparus;

* en Picardie d'octobre 1915 à août 1916 (le régiment s'y reconstitue puis occupe des secteurs relativement calmes);

* dans la Somme de septembre à novembre 1916.

EN ORIENT

En novembre et décembre 1916, de nombreuses unités, coloniales en particulier, sont rassemblées à Marseille en vue d'aller renforcer le corps expéditionnaire allié dans les Balkans. Parmi elles, le 42° RIC qui embarque à Marseille fin décembre et débarque à Salonique du 6 au 10 janvier 1917, pour rejoindre aussitôt le secteur de Monastir face aux forces bulgares, soutenues par des unités allemandes.

FAMILLES GIRAUD ET THELISSON (suite)

Les soldats de ce front d'orient seront méconnus, voire oubliés dans leur propre pays, mal aimés par les populations locales. Ils viennent là pour porter assistance aux serbes, couper aux austro-allemands la route de Constantinople et en particulier arrêter leurs alliés bulgares sur ce front de Macédoine.

La famille Thélisson ne devait avoir qu'une idée très vague de l'endroit où l'on avait envoyé leur fils se battre et des raisons pour lesquelles il allait mourir là-bas.

Sur ce front d'Orient, l'été était caniculaire et l'hiver tout aussi rigoureux qu'en France alors que les installations y étaient beaucoup plus sommaires. S'ils ne mouraient pas sous les balles, victimes d'opérations hasardeuses de leur haut commandement, nos malheureux soldats avaient toutes les chances de décéder du paludisme. Mal nourris, ils cultivaient des légumes dans la plaine de Salonique pour ne pas mourir du scorbut. A la fin 1918, ce sera encore la grippe espagnole qui fera de nouveaux ravages dans leurs rangs.

Le 17 mai 1917 à 6h45, au cours de la bataille de la **boucle de la Cerna**, le 42^e RIC se lance à l'assaut d'un massif rocheux, tenu par des unités allemandes et bulgares. Après s'être emparé de la position et l'avoir tenue malgré de violentes contre-attaques, le 42^e RIC manquant de munitions doit l'abandonner, se frayant un chemin à la baïonnette. L'opération a échoué sur tout le secteur. Elle a coûté au 42^e RIC près de 420 tués, blessés ou disparus. **Parmi les tués : Etienne Thélisson.**

A CHEVRIERES

1 8 mois après la mort du fils aîné, c'était donc un crève-cœur pour le maire de Chevières que de retourner voir une maman pour lui annoncer la

mort d'un deuxième fils. On dit que le brave maire est tout d'abord passé par un des cafés du village pour se donner le courage d'aller à nouveau affronter la douleur de cette mère.

Les pauvres parents ne pourront jamais faire le deuil de ce second fils resté là-bas loin, enfoui dans cette terre qu'ils ne connaissaient pas.

Par ignorance, on disait : « **il est mort à Salonique** », mais cette ville grecque, glacée l'hiver, torride l'été n'était que le port de débarquement et la principale base logistique du corps expéditionnaire allié dans cette région.

Après la guerre par contre, ils iront prier sur la tombe de leur aîné, inhumé dans un cimetière militaire autour de Châlons sur Marne. Il ne leur restait que leurs deux filles et surtout leur petit dernier: Joannès, qui était beaucoup trop jeune pour être mobilisé et avait donc survécu à la guerre. Il reprendra la ferme familiale et sera fort heureusement à l'origine d'une nombreuse descendance, présente aujourd'hui à la fois à Chevières et à St-Symphorien ■

Lieutenant-Colonel Jean-Pierre GIRAUD

POUR EN SAVOIR PLUS

Sur Jean GIRAUD

● **Marc Giraud**, son petit-fils, a lui aussi, recueilli des récits de son grand-père et conservé des objets qu'il a ramenés. Notamment un débris de la cloche de l'église sinistrée de Douaumont. Il lui arrive d'être sollicité par les écoles pour parler de 14-18 en présentant ces vestiges, sans doute plus parlants pour les enfants.

● LE COQ PELAUD tient aussi à le remercier pour nous avoir prêté des ouvrages anciens sur cette période.

Sur J-B THELISSON

● On trouvera sur le site Internet, déjà signalé (voir CP N°14) : **1914-18.org**, **l'historique du 52 RIC** de J-B. Avec trois pages sur les 21-25 septembre

1915, période où a été blessé Jean-Benoît Thélisson.

Sur ETIENNE THELISSON

● Toujours sur le même site, on peut lire **l'historique du 42 RIC** d'Etienne. Avec deux pages sur le 17 mai 1917, jour de la mort d'Etienne, où l'auteur tente d'expliquer les raisons (parfois surprenantes !) de l'échec du 42 RIC.

Sur la GUERRE D'ORIENT

● LE COQ PELAUD a publié dans son N° 3 sous le titre "Croisière sans retour", un récit du transfert en bateau de Toulon à Salonique du soldat Gaston Nitzer. Récit passionnant qui se poursuit ensuite par sa campagne dans la région. Et notamment dans la région de Monastir, où est mort Etienne Thélisson.

● **Sept pelauds sont morts en Grèce-Serbie** : Joannès Gontard, Jean-François Granjon, Pierre Moreton, Raymond Pinay, Pétrus Rivollier, Jean-Claude Thizy et Jean-Benoît Véricel.

● Denis Morat, petit-neveu de l'aviateur **Raymond Pinay**, a retrouvé des documents sur les circonstances de sa mort intervenue le jour même de la grande offensive de 1918, qui allait signer le début de la victoire des Alliés. Nous y reviendrons dans un prochain numéro du COQ PELAUD.

● Un autre pelaud, **Jean Clavel**, a fait campagne en Orient, dans les Dardanelles. Il l'a racontée dans un carnet de guerre qu'a bien voulu nous transmettre Louis Véricel.

Ce témoignage tranche avec les correspondances habituelles des poilus, car là, le soldat écrit secrètement ce qu'il a vu et livre ses véritables sentiments et pensées sur la guerre. Ce que ne permettait pas souvent la correspondance soumise au contrôle. LE COQ PELAUD publiera prochainement l'intégralité de ce carnet ■

JEAN FABRE (complément du CP N°15)

- * 24 janvier 1892, naissance à Saint Genis L'Argentière.
- * 1907 - Apprenti tailleur chez Mr Laval, à St Genis.
- * 1909 - Ouvrier tailleur chez Mr Joannès Fulchiron à St Symphorien-sur-Coise pendant 13 mois.
- * "Tour de France" à Montrond-les-Bains, St Symphorien de Lay, Sevelinges.
- * 1/09/1912 - 3/10/1913 - Retour chez Mr Fulchiron.
- * 3/10/1913 - Départ au régiment.
- * 24/11/1917 - Mariage avec Mlle Chillet.
- * **2/11/1918 - Décès de son épouse de la grippe espagnole.**
- * 1/9/1919 - Démobilisation à Lyon.

- * 9/1919 - 1/8/1920 - Ouvrier tailleur chez Mr Fénérier, à Lyon.
- * 28/8/1920 - Mariage avec Mlle Anne Bourrat.
- * 1/9/1920 - S'établit tailleur, rue de Lyon à St Symphorien + chapellier en 1925.

● Le 7 novembre 1918, Marie Grange écrivait : "Il ne faudrait pas non plus que cette maudite grippe fasse tant de malheurs. Aujourd'hui, il y a eu deux enterrements : Aligier, marchand de journaux et **Chillet, le père des deux jeunes femmes qu'on a enterrées la semaine dernière.** C'est la guerre à l'arrière quoi, mais **ce sera bien triste pour ces pauvres hommes qui après quatre années de souffrances ne retrouveront dans leur foyer que le vide et la tristesse.**"